

AVANT-PROPOS

Les anges sont là, toujours présents autour de nous. En fait, en ce moment même, ils sont en train de vous regarder lire ce livre. Que vous croyiez en eux ou pas, ils vous guident depuis le jour de votre naissance et il est plus que probable qu'ils vous aient tiré de quantité de mauvais pas sans que vous en ayez même eu conscience. C'est en cela que consiste leur tâche.

Un grand nombre de gens viennent me consulter afin d'en savoir plus sur le monde des esprits, à la suite de la perte d'un être cher, ou par désir de mieux comprendre où s'en sont allés, après leur mort, leur père, leur mère, leurs grands-parents, ou encore un enfant, leur compagnon ou leur compagne, et ce qu'ils sont devenus depuis. D'autres viennent me voir quand il leur est arrivé quelque chose d'extraordinaire que ni les lois de la nature ni celles de la science ne peuvent expliquer. Ils viennent aussi frapper à ma porte quand ils ont d'importantes décisions à prendre et qu'ils ont besoin de conseils. Quelle que soit la question, je ferme les yeux et je prie, et les esprits viennent à moi, apportant à celui ou à celle qui me fait face un réconfort et des réponses.

Mais ce que je souhaite surtout expliquer par l'intermédiaire de ce livre, c'est que, dans une certaine mesure, nous pouvons tous faire de même : il suffit pour cela d'apprendre, d'observer, d'écouter, et d'être vigilant. J'organise des séminaires au cours desquels j'apprends aux participants à s'ouvrir au monde des esprits, mais j'ai décidé de vous soumettre ici certaines histoires qui illustrent la façon dont les anges aident les habitants de cette Terre – afin de décrire comment fonctionne ce processus. Et, une fois ce processus assimilé, vous pourrez solliciter vous-même l'aide des anges à tout moment.

Il est important de savoir demander. Bien sûr, les anges vous aideront, même si vous ne les avez pas consultés, même si vous pensez que cette idée relève de l'imaginaire. Mais, dès lors que vous aurez appris comment entrer en contact avec le monde des esprits, votre vie s'en trouvera formidablement enrichie.

Les anges peuvent nous aider à prendre des décisions d'ordre pratique dans l'existence, par exemple quand il s'agit du choix d'une maison ou d'un futur conjoint. Ils peuvent nous prévenir d'un danger et parfois même nous sauver, si nous ne tenons pas compte de l'avertissement. Ils peuvent guérir des maladies, et reconforter ceux qui sont dans le deuil. Ce livre présente tout un éventail d'histoires, des plus drôles (comme celle de cette femme qui traversa toute la gare de Reading sans s'apercevoir que sa jupe était retroussée jusqu'à la taille) aux plus terrifiantes (comme celle du soldat dont le blindé échappa de justesse à une bombe, en Irak).

Dans la plupart des cas (mais pas tous), les individus concernés avaient en quelque sorte fait fausse route dans la vie. Ils avaient pris des voies de traverse et se retrouvaient piégés dans des situations qui ne leur étaient pas bénéfiques. Lancés peut-être dans une carrière qui ne leur convenait pas, ou trop obsédés par la richesse et le statut social, certains avaient peu à peu glissé dans l'indifférence quant à leur propre sécurité ou celle des autres; quelques-uns avaient sombré dans le chagrin et la dépression. Il y a de multiples façons de rester bloqué dans la vie. Cela m'est également arrivé, ainsi que je l'explique dans le chapitre 1. Nul n'est à l'abri.

Mais le fait d'être attentif au message des anges peut vous remettre sur la bonne voie et vous libérer de votre angoisse par rapport à l'avenir. Tout ne peut qu'aller bien, pour vous comme pour ceux qui vous sont chers, si vous menez une vie spirituellement éclairée. Cela n'implique pas nécessairement de fréquenter une église, il suffit simplement de traiter les autres (y compris les animaux) comme vous aimeriez que l'on vous traite.

Les anges vous aideront à rendre votre vie aussi belle que possible. Écoutez-les, et ils vous libéreront.

LES ANGES DANS MA VIE

« Allons, viens, petite rêveuse! », me disait papa au moins vingt fois par jour, pour me persuader de venir m'asseoir à table, ou d'enfiler ma chemise de nuit avant d'aller au lit. « Toi, tu vis dans un autre monde. »

Et il avait raison – je vivais dans un monde à part. Je ne me rendais pas compte à cette époque-là que mon univers était différent de celui des autres. Je savais seulement que j'étais en permanence entourée de personnages qui n'étaient pas des membres de notre famille, et j'ai constaté cela dès l'époque où je dormais encore dans mon lit d'enfant. C'était un bon vieux lit en bois, et l'un de mes premiers souvenirs est celui de la présence de cinq personnes penchées sur moi, me regardant avec amour. Bien sûr, à cet âge-là, je ne savais pas compter, mais j'avais en tête l'idée qu'ils étaient cinq. Ces êtres avaient l'air si gentil qu'avoir peur ne m'effleura même pas. Auprès d'eux, je me sentais en sécurité, protégée et ce n'est que bien plus tard que je me rendis compte, en y resongeant, que c'étaient des anges. Et que j'étais la seule à les voir.

J'avais un frère qui avait six ans de plus que moi, et une sœur de trois ans mon aînée, mais j'étais une enfant très solitaire. Ma propre compagnie – et celle des anges qui m'entouraient – me satisfaisait pleinement. Certaines de mes déclarations surprenaient parfois les adultes. Un jour où je me promenais avec maman, je montrai du doigt une femme de l'autre côté de la route.

« Cette dame va bientôt mourir, dis-je.

— Grands dieux! s'écria maman. Qu'est-ce qui te fait dire ça? »

Je n'avais que trois ou quatre ans, j'étais donc encore un peu jeune pour savoir ce qu'est la mort.

« Je le sais, c'est tout », répondis-je en fronçant les sourcils.

La dame mourut effectivement peu de temps après et j'entendis les adultes dire que des œufs de cane étaient responsables de cette intoxication mortelle. Cela m'a fait tellement peur que, depuis, j'ai toujours évité de consommer des œufs de cane!

À l'âge de cinq ans, j'ai commencé à fréquenter l'école catholique et, tous les matins, les élèves assistaient à une cérémonie à l'église. À côté de moi était généralement assis un homme plein de bonté, portant un costume marron fait d'une étoffe grossière, qui m'expliquait la signification du sermon en latin, et j'écoutais, fascinée par la beauté de tout ce cérémonial. Il ne m'a jamais dit son nom mais, dans mon esprit d'enfant, je supposais que c'était Dieu, et c'est en ces termes que j'en suis venue à penser à lui. Mal m'en a pris d'avoir dit un jour à l'une des

religieuses que Dieu s'adressait régulièrement à moi! J'eus tôt fait d'apprendre à ne plus mentionner mon ami au costume marron car, dans cette école, les sœurs faisaient généreusement usage de la lanière de cuir, particulièrement en cas de blasphème supposé.

Quelquefois, l'homme en costume marron me sortait de l'école et m'emmenait dans un parc tout proche. J'adorais monter sur le vieux manège de bois, mais comme j'étais trop petite pour y arriver toute seule, il me soulevait, m'y installait et faisait tourner le manège... Pour rejoindre le parc, il fallait traverser plusieurs routes où le trafic était intense, néanmoins, rien de mal ne m'est jamais arrivé. Un jour, je m'arrêtai devant la boutique d'un marchand de bonbons pour regarder tout cet étalage alléchant de sucreries. Je compris soudain que je ne voyais pas le reflet de mon ami sur la vitre de la devanture, alors que je voyais clairement le mien.

« Oui, c'est vrai, dit-il, lisant dans mes pensées, tout le monde ne me voit pas. »

Au fil du temps, je compris qu'il ne fallait parler de lui à quiconque à l'école, pour éviter les taquineries. « C'est celle qui parle à Dieu », disaient les autres filles, d'un air moqueur. J'étais exclue de leurs jeux dans la cour de récréation, car on me considérait comme quelqu'un de bizarre, de différent.

Cependant, je n'avais pas encore appris à me censurer tout à fait, et il m'arrivait parfois de transmettre des messages de la part d'un ange. Un jour, une petite fille du nom de Carol était en train de pleurer. J'ai toujours eu des élans envers ceux qui étaient

tristes, je m'approchai donc d'elle. Je savais que son père avait été blessé à la guerre et que ses poumons étaient atteints – je savais aussi qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre.

« Tout le monde prétend qu'il va s'en sortir, disait Carol entre deux sanglots.

— Non, il ne s'en sortira pas, lui répondis-je d'un ton neutre.

— Tu es abominable! souffla-t-elle.

— Mais, une fois mort, tout ira bien pour lui, dis-je, parce qu'il deviendra un ange et alors il sera tout le temps avec toi. »

Elle me posa des questions sur les anges – voulant savoir de quoi ils avaient l'air et comment on faisait pour leur parler. Elle sembla rassurée par mes réponses – selon lesquelles on n'arrive pas toujours à les voir, mais on les entend parler dans sa tête. Je lui conseillai de dire à son papa qu'elle l'aimait, parce que je sentais qu'elle avait un peu peur de lui et qu'elle n'avait encore jamais vraiment prononcé ces mots, et elle promit de le faire.

Peu de temps après, le père de Carol est mort, et nous sommes devenues et restées très amies jusqu'à la fin de notre scolarité. Mais je commençais à me rendre compte que, la plupart du temps, il vaut mieux taire les mauvaises nouvelles. On peut être bien plus utile aux gens en leur transmettant des messages positifs plutôt que des messages négatifs.

Dans mon enfance, mes parents étaient très compréhensifs quand je leur disais que je parlais à Dieu et que je voyais des anges. Mon père me dit même

un jour : « Tu es une petite fille qui a beaucoup de chance. » Mais je crois que toute la famille ressentit un malaise quand je commençai à transmettre des messages de l'oncle Charlie, qui s'était suicidé au gaz en glissant la tête dans le four de la cuisinière quand j'avais dix ans. (Ce n'était pas vraiment un oncle, mais un ami de la famille que nous traitions comme tel.)

La première fois que Charlie m'apparut, il avait, comme sans doute au moment de sa mort, les traits convulsés et la langue pendante, mais je n'eus pas peur. Tout me semblait parfaitement normal. Charlie me dit qu'il s'était tué parce qu'il avait découvert que sa nouvelle femme s'apprêtait à le quitter pour un autre homme et qu'il n'arrivait pas à envisager la vie sans elle, mais qu'il voulait que la famille sache que tout allait bien pour lui maintenant. Il revenait dans un esprit d'amour et non de haine ou de ressentiment. C'était un homme doux, un être plein de délicatesse.

Nous allions souvent déjeuner le dimanche chez la mère de Charlie, que nous appelions mamie Watts, et Charlie me transmettait des messages au beau milieu du repas, ce qui mettait tous les adultes présents très mal à l'aise.

Mais les choses se gâtèrent pour de bon à l'école, le jour où je fus accusée d'avoir triché. J'avais écrit sur ma copie ce que m'avait indiqué mon ami « Dieu » en costume marron comme étant la bonne réponse à une question. La religieuse, après avoir lu ma copie, s'approcha de moi, furieuse, et me gifla.

« Où as-tu copié ça? me demanda-t-elle. Ces mots ne viennent pas de toi, c'est l'expression d'un adulte.

— Non, répondis-je, ils viennent de Dieu. »

La religieuse au visage bouffi me toisa. « Écoute-moi bien, petite, dit-elle d'un ton rageur, tu ne peux pas entendre Dieu. C'est impossible. »

J'eus droit à une bonne réprimande ce jour-là, et mes parents furent informés que je trichais dans mes devoirs et que, mise au pied du mur, je perturbais le cours en répondant insolemment. Avant même de comprendre ce qui m'arrivait, rendez-vous fut pris pour une consultation chez un psychiatre.

Le psychiatre était un homme brun à lunettes, d'allure austère, qui me posait des rafales de questions et gribouillait sur son bloc-notes. En baissant les yeux, je vis, là, au pied de son bureau, un petit garçon blond qui me dit s'appeler Peter. C'était un très bel enfant, et il semblait nimbé de lumière. Il me dit que le psychiatre était son père. Il était mort de leucémie l'année précédente, et il mentionna que son papa avait mis un ours en peluche dans son cercueil. « Dis à mon papa que je suis là », me dit-il. Ce que je fis.

« Mais qu'est-ce que tu racontes? », dit-il d'un ton brusque. Alors je décrivis Peter, et j'indiquai tous les détails qu'il m'avait donnés concernant sa mort – y compris le nounours. Le psychiatre était tout à fait décontenancé, mais il me posa quelques questions à transmettre à Peter et je me retrouvai bientôt à faire circuler l'information entre eux avec le plus grand naturel.

Le psychiatre dit finalement à mes parents : « Cette petite fille est tout à fait normale. Elle a des PES (perceptions extrasensorielles). »

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire, et je lui demandai si c'était contagieux, ce qui fit rire tout le monde.

« Tu as un don spécial, me dit-il. Tu peux parler à des gens qui sont morts. Mais il ne faut le dire à personne parce que les autres n'ont pas ce don. »

Je n'avais que dix ans à l'époque, mais je me rendis compte, au cours de mon adolescence, que c'était un bon conseil. Dès que l'on s'apercevait que je pouvais parler aux esprits, je me faisais harceler sans cesse, les gens n'arrêtaient pas de me demander d'entrer en contact avec leur grand-mère décédée, leurs animaux de compagnie adorés, ou que sais-je encore. Tout ce que je voulais, c'était être une adolescente comme les autres, acceptée pour ce que j'étais, et pas une fille étiquetée « bizarre » ou « différente ». Je m'intéressais à la mode et aux garçons – bien qu'ayant peu d'occasions de croiser l'autre sexe, puisque j'étais dans une école de filles.

Après le lycée, j'intégrai une école de design et de mode et je commençai à créer mes propres vêtements. On était au début des années 1960, et cette école de créateurs de mode était un lieu très stimulant. Un jour, je traversais la route, vêtue d'une veste blanche avec deux gros boutons noirs, très « branchée » – un modèle créé par mes soins –, quand une voiture déboula soudain et me frôla, heurtant légèrement ma jambe. Je fis un bond en arrière et hurlai :

« Espèce d'imbécile! Qu'est-ce qui vous prend? »

Je reconnus le conducteur – un jeune homme que j'avais déjà vu dans un club de jazz, mais à qui je n'avais jamais été présentée.

« J'essaie simplement de faire connaissance, dit-il avec un grand sourire.

— Eh bien, ce n'est pas la meilleure méthode », répondis-je d'un ton sec en tournant les talons.

Quelques semaines après, j'étais dans un café avec des amis quand le même type entra. Avant que je puisse dire un mot, l'un de mes amis l'appela :

« Hé, Mike! Dorothy cherche quelqu'un pour la ramener chez elle. Tu peux la raccompagner? »

Le copain qui était censé m'emmener m'ayant fait faux bond, j'acceptai non sans réticence de rentrer avec Mike, mais en chemin je précisai bien que je devais sortir ce soir-là avec mon petit ami. Je le présentai à mes parents, je les laissai discuter entre eux, montai me changer et partis en toute hâte à la fameuse soirée avec mon petit ami. Imaginez ma surprise à mon retour, à 22 heures (heure limite autorisée par mes parents) lorsque je m'aperçus que Mike était toujours là à bavarder avec mes parents – et ils avaient l'air de s'entendre comme larrons en foire!

Je pris le temps d'être attentive à ce que je ressentais, et me rendis compte que, malgré les circonstances de notre première rencontre, ce garçon me plaisait, et j'avais confiance en lui. Bien qu'à cette époque de ma vie je me sois éloignée de ces contacts avec les esprits, j'avais toujours un instinct très sûr quant à la qualité des personnes rencontrées. Et

Mike me faisait vraiment très bonne impression. Six mois plus tard nous étions mariés ; Carl naquit en 1963, suivi de nos deux filles, Nicky en 1964 et Tanya en 1966.

Ma vie de jeune mère était très active, j'étais prise entre mon travail de créatrice de mode et mon rôle de maîtresse de maison. J'avais parlé à Mike de mes dons de médium, mais je n'avais guère le temps de penser au monde des esprits. En 1972, ma mère tomba malade à la suite d'un sérieux coup de froid et fut hospitalisée. Je filai à l'hôpital. Elle me demanda de m'approcher tout près et murmura :

« Cette fois-ci, je crois que je ne vais pas m'en sortir. »

Je ne pouvais pas supporter de l'entendre dire cela, et je lui répondis :

« Non, maman, tu te trompes, tu vas t'en sortir. »

Le lendemain matin, je me préparais à partir au travail, quand j'entendis résonner dans ma tête une voix disant qu'elle allait mourir le lendemain. La voix me précisa même l'heure : onze heures.

Sous le choc, je refusai de l'entendre. « Allez-vous-en ! Je ne veux rien entendre. Cela ne peut pas être vrai », me disais-je.

Je devais travailler ce jour-là, mais je téléphonai d'abord à l'hôpital, et on me dit que maman allait très bien – qu'elle était même pleine d'entrain. Mais à 11h 15, le coup de téléphone que j'appréhendais tant arriva, et l'on m'annonça qu'elle était morte de façon soudaine. Je fus envahie d'une colère sans nom. Comment un être aussi bon pouvait-il ainsi

nous être arraché? Et le fait d'en avoir été avertie n'arrangeait rien, au contraire. En fait, j'étais en colère contre les esprits qui m'avaient prévenue et, dans mon chagrin, je les rejetai tous en bloc.

J'aurais dû savoir que maman me rejoindrait en esprit. Bien sûr, c'est ce qu'elle fit. L'année suivante, alors que nous séjournions chez mes beaux-parents, je fus réveillée une nuit par une douleur à la poitrine si aiguë que j'avais beaucoup de mal à respirer. Je n'avais jamais rien ressenti de tel, et j'étais convaincue que j'allais mourir. Mais la voix de maman résonna dans ma tête: « Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer. » On m'emmena aux urgences, et les médecins de l'hôpital diagnostiquèrent une embolie pulmonaire – un caillot de sang dans les poumons. Ils dirent à Mike que l'issue resterait incertaine pour les vingt-quatre heures à venir.

Dans l'intervalle, ma fille Nicky, âgée de neuf ans à l'époque, s'était réveillée au milieu de la nuit et avait entendu la voix de ma mère lui dire qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que l'on m'avait emmenée à l'hôpital, mais que tout irait bien. Le lendemain matin, au petit déjeuner, quand on lui annonça mon hospitalisation et mon état inquiétant, Nicky dit d'une voix suave:

« Tout va bien. Mamie m'a dit qu'elle allait s'en sortir. »

Bien entendu, je me suis rétablie, et quand j'eus vent des propos de Nicky, je me rendis compte qu'elle avait les mêmes dons que moi. Elle aussi recevait des visites...

C'est alors que Mike et moi nous sommes lancés dans une création d'entreprise. Notre activité de traiteurs fut un franc succès dans les années qui suivirent, mais je résistais toujours aux avertissements des voix qui résonnaient dans ma tête, ce qui nous amena à faire certaines erreurs. En particulier, nous avons changé le système de gestion de notre société, alors qu'au fond de moi je savais que ce n'était pas la chose à faire : nous avons finalement dû cesser nos activités commerciales, avec d'énormes dettes à la clé. Il a fallu vendre notre maison, toute la collection de tableaux et d'objets anciens acquis au fil des ans, et jusqu'au cheval de notre plus jeune fille Tanya. Ce fut une période difficile pour toute la famille, et certainement l'un des seuils les plus bas de toute mon existence. Il nous fallut beaucoup de temps pour nous remettre à flot financièrement, et pour refaire des projets d'avenir.